

## **Journées d'hommages au Dr Eugène Jamot (1879-1937)**

Saint-Sulpice les Champs – 25 avril 2026 - discours devant sa stèle

Ce n'est pas sans émotion que je vais vous parler ici, comme tant d'autres l'ont déjà fait, d'Eugène Jamot et m'obliger à la plus grande rigueur dans le choix des mots, pour rendre hommage à l'un des « grands ouvriers de l'œuvre française en Afrique ».

Pour mes camarades de promotion je suis un « collatéral », n'étant pas passé par les écoles de Lyon ou de Bordeaux, mais recruté directement sur concours au niveau docteur en médecine.

Certes diplômé du Pharo, je n'ai jamais servi aux « grandes endémies » et mon expérience de médecin militaire outre-mer est modeste : un séjour à la Réunion comme médecin d'une école d'enfants de troupe et deux séjours à Djibouti. Mais que ce soit à la Réunion, ou lors des deux séjours à Djibouti, il m'est arrivé de devoir faire face à des situations difficiles, voire dramatiques, et comme on nous l'apprenait au Pharo, « vous serez seul et ne pourrez appeler personne à la rescousse ». Lors de mon premier séjour à Djibouti, à l'Infirmierie hôpital de Djibouti, futur CHA Bouffard, le médecin chef savait nous mettre, nous les jeunes médecins « capitaines », dans le bain : « vous êtes médecin militaire, donc vous savez tout faire ». Et j'ai tout fait. C'est ce qui fait la grandeur, la beauté de ce métier que j'ai adoré.

Ma première opération a été une appendicectomie. Elle a duré 45 minutes ; c'est très long. Le bon docteur Chevalard, un chirurgien hors norme et d'une courtoisie exquise, passe la tête à la porte du bloc. « Ça va Kremer ? » « Oui, oui, mon colonel. Ça va bien ». 10 minutes plus tard : « Ça va Kremer ? » « Oui, oui, mon colonel. Ça va bien ». 10 minutes plus tard : « Ça va Kremer ? » « Non mon colonel. Je ne trouve pas l'appendice, j'ai donc décidé d'enlever le foie ». Je le vois faire un bond en avant, réaliser que tout va bien et faire demi-tour. Plus jamais quand j'opérais, il n'est venu me demander si tout se passait bien.

Tous les anciens du Service qui ont laissé leur nom à la postérité, sont des modèles qui nous ont guidés. Ils nous ont montré le chemin du devoir, de l'abnégation, de l'honneur, de la nécessaire compétence, donc de ce que doit être, en toutes circonstances un médecin militaire, selon la magnifique devise de Percy : « *Allez où la Patrie et l'Humanité vous appellent. Soyez-y toujours prêts à servir l'une et l'autre* »

Dans les hôpitaux de fortune que nos anciens créent en Afrique, ils étudient les maladies qu'ils découvrent, décrivent magistralement les fléaux tropicaux qui rendent inhospitaliers ces pays lointains: c'est l'époque des Fontan, Leroy de Méricourt, Béranger-Féraud, Dutrouleau, qui seront plus tard suivis par Bouffard à Djibouti, Grall au Tonkin, Gérard et Robic à Madagascar, Lapeyssonnie, Marchoux, Le Dantec, Raffier en Afrique de l'Ouest, et tant d'autres.

Aujourd'hui, à Saint-Sulpice-les-Champs, nous rendons hommage au médecin colonel Eugène Jamot, un grand parmi les grands noms du Service de Santé des armées.

Né en 1879 et disparu un 24 avril 1937, Jamot appartient à cette génération de médecins militaires engagés loin de la métropole, confrontés à des réalités sanitaires d'une extrême gravité. Son apport essentiel tient à une méthode. Face à la maladie du sommeil, Jamot comprend très tôt que la médecine ne peut rester statique. Il faut aller vers les populations. Il met alors en place des équipes mobiles de dépistage, capables de parcourir les villages, d'examiner systématiquement les habitants, de détecter les malades et d'organiser leur prise en charge.

Cette approche, fondée sur la rigueur, la persévérance et la connaissance du terrain, constitue une véritable révolution dans le dépistage et le traitement de cette maladie. Elle permet, en quelques années, de faire reculer de manière spectaculaire une affection qui décimait des régions entières. C'est en cela que réside la place de Jamot dans l'ancienne Afrique occidentale française, et en Afrique centrale: celle d'un organisateur et d'un précurseur de la santé publique. Il ne se limite pas à soigner, il structure une action durable, reprise après sa mort par les services sanitaires.

Que reste-t-il aujourd'hui de son œuvre ?

D'abord, la méthode Jamot, toujours d'actualité. Le principe des équipes mobiles, du dépistage actif, demeure au cœur des stratégies contemporaines de lutte contre les grandes endémies. La réapparition de la maladie du sommeil dans les années 1980 a d'ailleurs confirmé la pertinence de cette approche : sans surveillance active, la maladie revient, et c'est encore vers les procédures de Jamot que l'on s'est tourné.

Ensuite, un héritage humain et scientifique. Jamot a formé, inspiré, structuré. Pour de nombreux médecins, notamment africains, il demeure une figure fondatrice.

Le regard de l'histoire est parfois complexe. Certains historiens ont pu voir en Jamot un pur produit de son époque, à l'aune d'un discours politisé sur la colonisation. Pour quelques-uns, il est indissociable du système colonial ; pour d'autres, il incarne avant tout une figure médicale exceptionnelle, car la réalité de son héritage est ailleurs : elle est dans ces vies sauvées et dans cette structure de santé publique qu'il a léguée à l'Afrique moderne.

Car si nous nous sommes recueillis tout à l'heure sur la tombe où repose Eugène Jamot, le médecin colonel Jamot, lui, n'a jamais quitté l'Afrique, et il est très aisé de l'y rencontrer encore aujourd'hui : dans une rue Eugène Jamot à Douala (Cameroun), un hôpital Eugène Jamot à Yaoundé (Cameroun), une école d'infirmiers Eugène Jamot à Bobo Dioulasso (Burkina Faso), des stèles à sa mémoire érigées à Ayos (Cameroun), Bafia (Cameroun), Yaoundé (Cameroun), plusieurs timbres-poste à son effigie édités par le Cameroun et le Burkina Faso.

Ce fut un grand honneur pour moi, collatéral, d'œuvrer dans cette noble institution servie par de si éminents personnages.

Denis Kremer